This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 85 136
DC
243
J3
YC 75444

SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
LVX
FIAT
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

CAMPAGNE

DE WATERLOO.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DUPONT,
Hôtel des Fermes.

CAMPAGNE
DE WATERLOO,

OU

REMARQUES
CRITIQUES ET HISTORIQUES
SUR L'OUVRAGE
DU GÉNÉRAL GOURGAUD;

Par M. E. F. Janin,

Colonel de l'ancien Etat-Major, en non activité.

PARIS,

CHAUMEROT JEUNE, LIBRAIRE,

Palais-Royal, galerie de bois, N° 188.

1820.

UNIV OF
CALIFORNIA

D. L. S

AVANT-PROPOS.

Le général Gourgaud a écrit une histoire de la campagne de 1815, dont l'autorité crut devoir arrêter la publication: devenu très rare par cette circonstance; cet ouvrage semble en avoir acquis un nouveau prix. Long-temps j'ai vainement désiré de le connaître; loin du monde, dans ma retraite absolue, j'en avais perdu l'espoir, lorsqu'enfin on m'a procuré la satisfaction d'en prendre lecture. Il ne m'a pas été difficile d'y reconnaître l'empreinte d'une influence très marqué; l'auteur a la bonne foi de ne pa la dissimuler: son but est évident; il tend surtout à repousser les

302541

reproches que l'inflexible histoire prépare à la plus grande victime de cet épouvantable désastre. Je respecte son motif; je rends justice à la sagacité et à l'exactitude avec lesquelles il a rapporté et discuté un grand nombre de faits; mais je ne puis croire qu'il ait développé sa pensée tout entière. Apologiste, pouvait-il être historien ?.... Témoin oculaire, acteur moi-même, et acteur malheureux dans ce terrible drame, qu'il me soit permis de présenter quelques observations propres à éclairer le jugement de la postérité, non sur les points de politique, dont j'abandonne volontiers la discussion, mais sur les doctrines et les faits relatifs à l'art militaire, par cela même applicables dans tous les temps, et sur les assertions qui intéressent l'honneur de l'armée.

Je n'ai point sous les yeux l'ouvrage du

général Gourgaud, que je n'ai pu que lire, et sur lequel j'ai seulement pris quelques notes ; c'est donc moins sur le texte que d'après l'impression qu'il m'a faite que je vais exposer mes remarques.

UNIV. OF CALIFORNIA

CAMPAGNE

DE WATERLOO.

On a beaucoup discuté sur la question de savoir s'il convenait que Napoléon prît l'initiative de la campagne. Tous les bons esprits se sont accordés pour l'affirmative. Rien ne pouvait lui être plus défavorable que de laisser de nouveau envahir le territoire français, que d'en livrer la population aux vengeances et à la fureur de l'ennemi. Le nord de la France n'était pas disposé en sa faveur; le recrutement ne s'y opérait que difficilement: une division entière, en colonnes mobiles, dans un département de cette contrée, put à peine y ramasser, pendant près de quinze jours, une centaine de soldats réfractaires ou déserteurs. La fidélité au roi, quoique fortement ébranlée par le succès étonnant de son inconcevable entreprise, n'était pas totalement abattue, et l'exemple de

quelques départemens de l'ouest et du midi a prouvé qu'il suffisait d'un point d'appui pour qu'elle lui opposât une résistance d'autant plus dangereuse que son autorité n'était rien moins qu'affermie. C'était surtout dans le nord que cette résistance pouvait prendre le caractère le plus sérieux par la proximité des armées étrangères. L'expérience de plus de vingt ans de guerre avait démontré d'ailleurs que les dangers de la patrie ralliaient tous les Français, et faisaient cesser les divergences d'opinion. Napoléon devait donc, par un prompt déploiement de ses forces, saisir le moyen le plus efficace d'exciter ce sentiment patriotique. D'un autre côté il pouvait surprendre l'ennemi, pénétrer, presque sans résistance, au centre de ses cantonnemens; empêcher ainsi la jonction de ses armées; profiter enfin, pour se fortifier, des dispositions des peuples de la Belgique, alors peu satisfaits de la destinée que le sort des armes leur avait réservée. Telles furent en effet les indications que Napoléon parut devoir suivre : il manqua son but, et par là il précipita la France dans l'abîme de calamités que lui-même lui avait ouvert. Mais, si l'on en croit l'auteur que j'examine, ce n'est point à lui qu'il faut l'imputer. *Il fut trahi par les hommes sur lesquels il était le plus en droit de compter, abandonné*

par ceux qu'il avait comblés de bienfaits; plusieurs généraux, le maréchal Ney lui-même, n'étaient plus les mêmes hommes. Ce dernier entassa trahisons sur trahisons, ou, si l'on veut, fautes sur fautes. *Le général Vandamme égara sa colonne ; de toutes parts on trahissait; il y avait dans l'armée des officiers et des hommes éparpillés dans les corps qui se plaisaient à exagérer les forces de l'ennemi. Nos mouvemens étaient masqués, et sans la désertion de quelques officiers de marque l'ennemi n'en aurait eu aucune connaissance.* Enfin c'est au maréchal Ney surtout, et peut-être à lui seul, que l'on doit l'issue funeste de cette malheureuse campagne.

Voilà les bruits semés avec profusion depuis plus de quatre ans, et auxquels l'aide-de-camp de Napoléon s'efforce de donner un caractère en quelque sorte authentique. Que ceux à qui la malignité pourrait en faire l'application les méprisent et gardent le silence, cela se conçoit; mais pour l'homme que sa vie entière et sa position mettent à l'abri de pareilles insinuations, qui ne peut d'aucune manière être personnellement intéressé dans la discussion de ces assertions, le sentiment de la justice et de l'honneur national lui fait un devoir de porter dans cette discussion le peu de lumières que la connaissance des faits a pu lui procurer.

Examinons d'abord si la désertion d'un officier-général et celle d'un colonel, avant l'ouverture de la campagne, furent d'une aussi grande conséquence qu'on veut le supposer. On établit pour cela que nos mouvemens étaient tellement masqués que l'ennemi n'en pouvait avoir connaissance: cette proposition me paraît peu exacte. Les puissances étrangères, déterminées à maintenir les décisions du congrès de Vienne, pouvaient-elles douter qu'elles dussent avoir recours à la force des armes; et le caractère de Napoléon ne leur était-il pas assez connu pour qu'elles pussent apprécier les conséquences de son entreprise? Il était évident pour les moins clairvoyans qu'avec la grande activité qui lui était propre il se hâterait de réunir tous ses moyens et de les mettre en jeu. Quant au point d'attaque qu'il choisirait, l'exemple des campagnes de Marengo et d'Austerlitz ne pouvait être appliqué pour les induire en erreur; les circonstances n'étaient nullement les mêmes, et la dissemblance en est tellement palpable que je ne m'arrêterai pas à la faire ressortir. Par le fait la France était dans une position défensive; en prenant l'initiative, Napoléon n'était pas, comme en 1800, maître de choisir son point d'attaque; c'était d'abord et uniquement sur l'armée qui se trouvait concentrée à soixante lieues de la capitale,

qu'elle n'avait évacuée que depuis moins d'un an, qu'il devait faire tous ses efforts, parce que la campagne de 1814 avait achevé de démontrer que l'occupation de Paris entraînait la perte de la France; ce sont les armées cantonnées dans les Pays-Bas qu'il va attaquer. Sur quel point de cette ligne peu étendue va-t-il déboucher? C'est là seulement qu'il peut y avoir quelque incertitude; mais cette incertitude ne saurait être très préjudiciable à ses adversaires, puisque leurs armées, dans cette partie, sont au moins de moitié plus fortes que celle qu'il peut leur opposer; seulement elle les oblige à se tenir en mesure de se réunir au premier signal.

Dans cet état de choses la désertion de quelques individus, quel que fût leur rang, n'était plus qu'un de ces événemens ordinaires, qui ne tirent point à conséquence parce qu'on les a prévus, et c'est donner à ces défections isolées et peu nombreuses une importance beaucoup trop exagérée que de leur supposer une influence décisive sur le succès de la campagne. Les résultats n'en furent pas aussi fâcheux qu'on semblait l'appréhender; ils furent nuls au contraire, puisque le 15 juin, au moment où l'armée française pénétrait dans les cantonnemens de l'ennemi, celui-ci, dont la sécurité est inexplicable, n'avait pas encore rassemblé ses troupes.

Un contretemps bien plus fâcheux entrava ce premier mouvement : la marche d'une forte partie de l'armée, qui devait se placer brusquement entre les Anglais et les Prussiens de Fleurus à Sombref, fut arrêtée. D'après la narration du général Gourgaud la faute en appartient au général Vandamme, qui, ayant reçu l'ordre de partir à trois heures du matin de sa position en avant de Beaumont, égara ses colonnes dans des chemins de traverse. J'avoue que je n'ai pu lire sans étonnement cette assertion d'un officier supérieur, qui, par sa position, devait être parfaitement instruit. Le 6e corps, campé à la gauche, et à quelque distance du 3e, conformément aux ordres qu'il en avait reçus, s'était mis en marche le 15 à trois heures du matin, et se dirigeait sur ce dernier, dont il devait suivre le mouvement. Lorsqu'il l'eut rejoint il fut obligé de s'arrêter, parce que celui-ci n'avait point encore quitté ses positions. Cette halte durait depuis plus d'une heure, lorsque le général commandant le 6e corps, craignant que le brouillard épais qui s'était élevé ne lui dérobât la marche du 3e corps, m'y envoya avec ordre de l'avertir du départ de ses dernières troupes. Arrivé à leur camp je les trouvai aussi tranquilles que si elles avaient dû y séjourner : les

soldats nettoyaient leurs armes, ajustaient ou raccommodaient leurs effets, et j'étonnai les officiers en leur annonçant que l'armée, rassemblée et pressée à leur gauche, attendait qu'ils partissent pour continuer sa marche arrêtée d'une manière assez désagréable par leur inaction. J'attendis encore long-temps, et, ne pouvant me rendre raison de ce retard, je me dirigeais vers le quartier-général du comte Vandamme, lorsque je rencontrai un officier-général qui, lorsque je lui eus fait part du sujet de mon inquiétude, me dit que les ordres adressés dans la nuit au général Vandamme ne lui étaient pas parvenus, parce que l'officier supérieur qui, *seul*, en était porteur, avait fait une chute de cheval, et s'était cassé la cuisse avant d'avoir pu remplir sa mission. Dans le même instant le général Rogniat, qui marchait à la tête du grand parc, s'avança, et reçut, je crois, le même renseignement. Il est vrai que dans ses *Considérations sur l'art de la guerre* ce général, juste appréciateur des faits, se borne à dire que *Napoléon s'arrêta à Charleroi, soit qu'il fût retardé par le mauvais temps, soit par d'autres motifs.* S'il ne crut pas devoir exposer ces motifs était-ce parce qu'il ne leur trouvait pas le degré de certitude nécessaire pour être présentés comme documens historiques? Je serais tenté de le croire

d'après l'explication que donne le général Gourgaud, explication très peu concordante avec ce que j'ai vu et que je viens de rapporter. Il n'en est pas moins certain, comme l'a très bien remarqué le savant et judicieux auteur que je viens de citer, que tout le succès dépendait de la rapidité de ce premier mouvement, que rien ne devait être négligé pour en assurer l'exécution.

S'il était vrai que le général Vandamme eût égaré la colonne du centre, dont son corps d'armée formait l'avant-garde, il resterait chargé d'une responsabilité d'autant plus accablante que le pays, couvert d'habitans, lui offrait toutes facilités pour se procurer des guides sûrs. Je ne le connais pas, ou du moins que fort peu; je n'ai aucun intérêt à le disculper; mais les faits que j'ai exposés restreignent le champ des conjectures, et il me paraît indubitable qu'il n'avait reçu aucun ordre, car il était tranquille à son quartier-général lorsque les troupes qui, dans l'ordre de marche, devaient le suivre, arrivaient et se massaient en arrière de sa position, mouvement que le brouillard lui cachait; et ce ne fut qu'après un certain laps de temps, que les explications nécessaires rendaient indispensable, qu'il expédia, avec la plus grande célérité, l'ordre de passer le défilé qui séparait son corps d'armée en deux parties, ce

qui fut exécuté en ma présence avec une précision et une rapidité remarquables.

Il est à regretter que le maréchal Ney ne puisse pas répondre lui-même aux inculpations beaucoup plus graves dirigées contre lui. Ce général, dont toute la vie militaire fut une chaîne non interrompue d'actions héroïques, après avoir expié, après avoir payé de sa tête le seul trait de faiblesse que la postérité pourra lui reprocher, méritait d'être traité avec plus de ménagemens. Par quel bizarre enchaînement de circonstances Napoléon aujourd'hui se lève-t-il son accusateur? Est-ce aux soldats qu'il conduisit à la victoire dans cent combats mémorables, qui, dans la retraite de Portugal, dans celle de Moscow, lui durent leur conservation et l'honneur de leurs armes, que l'on persuadera qu'il manquait de résolution en présence de l'ennemi? Mais évitons l'entraînement d'un sentiment trop vif, et bornons-nous à un examen froid et réfléchi.

On lui reproche d'abord la désertion du général Bourmont. Ce reproche, très-vague à la vérité, et qui semble n'être que le prélude d'une attaque plus sérieuse, n'a par lui-même aucune consistance, et ne mériterait pas de réfutation. Si par un propos trivial, et qui pourrait être le sujet d'un long commentaire, Napoléon chercha

à l'humilier, il eut un tort d'autant plus grand que c'était en même temps une maladresse. Qui plus que lui se mit dans le cas de recevoir l'application de l'espèce de maxime qu'il semble opposer à l'infortuné maréchal? Mais c'est parce que toute l'histoire en démontre la fausseté qu'il n'en tint jamais compte, et que sa politique lui commanda de suivre, le plus souvent, l'exemple d'un grand roi, auquel je ne prétends pas d'ailleurs le comparer, de Henri IV, honorant de sa confiance le vieux ligueur Jeannin. A la vérité les circonstances étaient très dissemblables; mais lui convenait-il de fixer sur cette dissemblance la pensée des victimes qu'il entraîna dans le gouffre qu'il leur avait creusé. Dans la position où, par suite des séductions de tout genre qui firent un instant fléchir son caractère naturellement franc, noble et altier, le maréchal Ney s'était trouvé placé, convenait-il à l'auteur de sa perte de le forcer, par un geste ou un trait caustique, à un retour humiliant sur lui-même? S'il est vrai que Ney fut réduit à balbutier devant Napoléon, Napoléon fut bien maladroit de lui confier le commandement le plus important de son armée.

Je ne m'étendrai pas plus longuement sur ce passage; peut-être même ne l'aurais-je pas remarqué s'il n'était placé là comme une transition

naturelle de l'accusation générale, contenue dans l'avant-propos, aux imputations directes et individuelles qui se développent dans le cours de cette brochure.

Le maréchal Ney avait reçu l'ordre d'occuper le 15 la position des Quatre-Bras : il jugea plus prudent de rester à la hauteur des coups de canon qu'il entendait sur sa droite, et dirigea la division Girard, comme avant-garde, sur Fleurus. Voulant cependant paraître avoir exécuté ses ordres, il rendit compte qu'il occupait les Quatre-Bras par une avant-garde, et que ses masses étaient en arrière.

Ce paragraphe contient trois accusations capitales; la première, qu'il fut un lâche, puisqu'il n'exécuta pas l'ordre qu'il avait d'attaquer l'ennemi; la seconde, qu'il fut un traître, puisqu'il trompa son chef par un faux rapport; la troisième, qu'il fut un ignorant, puisqu'au lieu d'employer toutes ses forces à l'opération qui lui était confiée, il s'amusa à faire faire à l'une de ses divisions une promenade militaire tout à fait insignifiante. Le maréchal Ney, je le répète, pourrait peut-être renverser d'un seul mot, comme d'un souffle, tout cet échafaudage d'accusation, et je ne doute pas qu'il ne l'eût fait; mais il était trop loin de prévoir que sa mémoire eût besoin d'être défendue

contre de semblables attaques pour nous laisser aucun document précis. Écartons cependant l'esprit de prévention et jugeons les faits.

Vous connaissez les Quatre-Bras? lui dit-on. Comment ne les connaîtrais-je pas! répondit-il; j'ai fait la guerre à l'armée de Sambre-et-Meuse. Cette réponse, qui n'est suivie d'aucune autre explication, peut indiquer une méprise grave de la part du maréchal : en effet la position des Quatre-Bras ne fut d'aucune importance dans la campagne de l'armée de Sambre-et-Meuse en 1794. Les divers combats qui furent livrés pour l'investissement et la prise de Charleroi, y compris même la bataille de Fleurus, ne s'étaient point étendus jusqu'aux Quatre-Bras; mais dans cette dernière action, qui décida de la conquête de la Belgique, l'intersection de la chaussée des Romains et de la route de Charleroi à Bruxelles fut plus remarquable, puisqu'elle fut le centre, et en quelque sorte le pivot de l'armée du général Beaulieu. Un coup-d'œil jeté sur la carte suffisait pour détruire cette erreur, qui dans toute autre circonstance n'eût pas existé; mais ici, l'esprit préoccupé de ses premiers exploits, dont il revoyait le théâtre avec cette vive émotion que n'imagine point ceux qui ne l'ont jamais éprouvée, le maréchal fut fondé à croire que la connaissance locale et

parfaitement détaillée qu'il en avait était bien suffisante, et rendait superflu tout autre examen. Quoi ! c'est sur les lieuxm-êmes où il jeta les fondemens de cette gloire militaire qui l'a placé au rang des plus illustres guerriers que l'homme le plus intrépide, que le brave des braves se souilla d'une infâme lâcheté ! Non ! la France et la postérité ne le croiront jamais.

Mais pourquoi Napoléon ne chargeait-il pas un ou plusieurs de ses officiers d'ordonnance ou de ses aides-de-camp de suivre les mouvemens de cette colonne, mouvemens d'autant plus importans qu'ils donnaient à toute l'aile gauche de son armée une direction très excentrique, et la compromettaient beaucoup, pour peu que l'ennemi mît d'activité dans les siens ? Pourquoi lui-même ne liait-il pas, par des détachemens de cavalerie, le centre qu'il commandait en personne avec cette aile gauche, où se trouvait une si grande masse de ses troupes ? Pourquoi le 16 au matin, lorsque je fus envoyé pour reconnaître les forces auxquelles le maréchal avait affaire, n'ai-je reçu aucunes instructions, et, pour tous renseignemens, que je trouverais les postes en avant de Gosselies ?...

Si l'on admet la réalité de ce quiproquo on conviendra qu'il n'eût pas eu lieu si les ordres

donnés au maréchal eussent été plus précis. Il faut à la guerre éviter les verbiages inutiles ; mais il est bien plus essentiel encore de s'expliquer très clairement ; et trop souvent on se laisse éblouir par un vain éclat de laconisme qui, après tout, ne laisse dans l'esprit qu'obscurité et confusion. J'ai plus d'une fois eu l'occasion d'en faire la remarque, non que je prétende qu'elle dût s'appliquer à l'empereur lui-même ; mais, soit par esprit d'imitation, soit par toute autre cause, ce vice appartient surtout à l'école moderne (qu'on me permette d'appliquer à l'art militaire cette expression consacrée dans les beaux-arts). Si quelquefois ce laconisme caractérise les hommes de génie, le plus souvent, il sert merveilleusement la médiocrité présomptueuse, et cache très bien le vide de l'esprit et le désordre des idées.

Tout ce qu'a fait le maréchal Ney s'explique parfaitement, et devenait la conséquence nécessaire de cette première méprise, qui pourtant, il faut l'avouer, ne dura pas long-temps ; le mouvement de la division Girard était très bien combiné, puisqu'il tendait à prendre à revers les forces opposées à la colonne du centre, où se trouvait Napoléon.

Quoi qu'il en soit, le 15, lorsque les colonnes de droite et du centre n'étaient encore qu'à une

lieue, tout au plus, en avant de Charleroi, le 6e corps bivouaquant à plus d'une lieue en arrière, et n'ayant pu, dans tous les cas, y arriver avant la nuit, l'occupation des Quatre-Bras devait avoir pour résultat d'attirer l'armée anglaise sur ce point, ce qui était précisément contraire au dessein du général en chef, de commencer par mettre l'armée prussienne hors de cause. Par les retards de la marche celle-ci n'a pu être sérieusement attaquée, ainsi qu'elle l'a été, que le 16 seulement.

Je sais toutes les objections que l'on peut faire contre cette explication de la conduite du maréchal Ney; la plus forte c'est qu'elle repose sur une hypothèse ou du moins sur un fait que l'on peut croire tel : raisonnons donc d'après d'autres données.

Il avait ordre, dit-on, d'occuper le 15 la position des Quatre-Bras. Devait-il se considérer comme commandant un corps isolé ? Dans ce cas lui seul pouvait *juger* s'il convenait ou non d'exécuter ce mouvement, et à quel point il devait s'arrêter : il faut avant de le blâmer connaître et apprécier les motifs de sa détermination. Ses forces étaient-elles disponibles ? Non, puisque l'on avoue que le premier corps était resté à Marchiennes-au-Pont. Quelle en fut la cause ? Je l'ignore ; mais on

aurait dû nous la faire connaître : mille causes retardent la marche d'un corps d'armée, et ne sont pas toutes imputables au général qui le commande, et encore moins à celui qui ne le commande pas immédiatement. On dit qu'il fit la faute de laisser trop long-temps le premier corps à Marchiennes-au-Pont ; mais, pour être juste, il convenait de dire en quoi consistait cette faute, et quelle part il y avait.

On serait fondé à dire avec plus de raison que Napoléon fit la faute de partir trop tard de Beaumont, et de mettre en mouvement tout le centre de son armée, trois ou quatre heures avant le corps qui en formait l'avant-garde, et qui, occupant un défilé, arrêta toute la marche ; car c'est ainsi qu'on manque son but, et que, sans objet, on harasse les troupes, on les met dans l'impossibilité d'agir.

Dans l'absence du premier corps le maréchal devait-il, avec vingt mille hommes environ qui lui restaient, faire une pointe sur l'armée anglaise, à quatre ou cinq lieues de plus de la moitié de son armée, et privé par cette circonstance de tout moyen d'être soutenu en cas d'échec ? Il me semble que l'expérience de plusieurs campagnes encore récentes a résolu complètement cette question ;

elle a démontré la conséquence inévitable d'une telle conduite. Dans l'état des choses, en se portant à Frasne, il a fait tout ce qu'il pouvait et tout ce que raisonnablement il devait faire : là il devait attendre, pour marcher en avant et courir les chances d'un engagement sérieux, qu'il eût rallié toutes ses troupes. Quoique le général Gourgaud ne le dise pas cette condition était indispensable, et je ne crains pas d'affirmer qu'elle était au moins implicitement établie dans les ordres donnés au maréchal.

Les corps sous ses ordres devaient-ils subordonner leurs mouvemens à ceux de l'armée que commandait Napoléon en personne ? Dans ce second cas il a dû se soumettre avant tout à la condition nécessaire de se tenir en ligne avec le centre, non pas en ligne continue, ce qui est absurde, mais au moins en état de le soutenir et d'en être soutenu réciproquement. Puisque Napoléon avait résolu d'attaquer et de battre d'abord l'armée prussienne, persuadé avec raison, que le flegme et la circonspection du général anglais lui en donneraient le temps, et le laisseraient à peu près maître de ses mouvemens, les fonctions de l'aile gauche se bornaient à observer ces prudens adversaires, à les contenir jusqu'à ce que ce premier objet eût été rempli. En les poussant avec trop de

vivacité par une attaque intempestive, cette aile gauche les forçait en quelque sorte à accélérer leur marche, à réunir, à concentrer leurs forces ; elle anéantissait la chance si favorable de leur lenteur. Enfin, et c'était, aucun soldat n'en peut douter, la considération la moins importante pour le maréchal Ney, cette aile gauche se trouvait fortement et inutilement compromise.

Il jugea plus prudent de se tenir à la hauteur des coups de canon qu'il entendait sur sa droite... Un coup d'œil sur la carte suffit pour réfuter cette assertion. Son avant-garde était en avant de Frasne, par conséquent à plus de deux lieues en avant du point de la route de Bruxelles, correspondant à celui de la route de Charleroi à Fleurus, où s'arrêta l'attaque du 15. Ce n'est donc point à la hauteur des coups de canon qu'il s'arrêta, mais après s'être porté de beaucoup en avant, et sur les derrières de la position défendue par l'ennemi, vers laquelle il dirigea une de ses divisions ; mouvement devenu inutile à la vérité, parce qu'il partait d'un point trop éloigné, parce que les colonnes de gauche et du centre avaient des directions trop divergentes pour agir simultanément et de concert. Était-ce sa faute ? En vérité je ne serais plus surpris qu'on l'en accusât. C'est encore au maréchal Ney que l'on impute l'issue

insignifiante de la journée du 16. Il dirigea le premier corps sur la colonne du centre : le général Vandamme, l'apercevant à une lieue sur ses derrières, au moment où il attaquait Saint-Amand, se croyant tourné, s'arrêta tout court ; et la garde, par la même appréhension, fut également paralisée dans un moment décisif. Nous n'aurons pas de peine à apprécier la valeur de cette récrimination.

Le 16, tandis que le centre se portait sur Fleurus, et que le maréchal Ney était à Frasne avec une partie de l'aile gauche, le 6.e corps fut laissé à Charleroi avec l'ordre de se porter au secours de ce dernier dans le cas où il en aurait besoin : tel était l'objet d'une mission dont je fus chargé. Admettons que cette nécessité se soit présentée : le 6e. corps se met en marche ; il a quatre lieues à faire pour atteindre le champ de bataille du maréchal : pendant ce trajet les choses changent de face ; l'aile gauche a des succès qui rendent inutile l'intervention de cette réserve, tandis que vers le centre le feu se continue avec des chances moins favorables. Que fera le 6e. corps? restera-t-il inactif à moitié chemin? attendra-t-il que des ordres tardifs lui parviennent ? Non sans doute : le général qui le commande saura trop bien tirer parti de l'ardeur qui anime ses troupes ; il les

dirigera sur le point où l'action, plus vive, lui promet une part plus glorieuse à la victoire : il marche donc vers le centre, et, par sa position, le mouvement qu'il opère le porte nécessairement sur les derrières de la gauche du centre, occupée par le corps de Vandamme. Voilà certes une hypothèse très admissible; voilà ce qui devait être prévu, ce qui entrait nécessairement dans les calculs du général en chef, puisque c'était une des conséquences des ordres qu'il avait donnés au 6e. corps. D'ailleurs ne savait-il pas qu'à moins d'une fatalité bien extraordinaire, sa gauche ne pouvait être tournée par l'ennemi, puisqu'elle devait être défendue par plus de 45,000 hommes, ayant le maréchal Ney à leur tête.

On n'attendait point dans cette direction le corps d'Erlon; mais le corps de Lobau pouvait et, suivant bien des probabilités, devait y être. Pourquoi l'apparition d'un corps d'armée y excite-t-il donc une si malheureuse inquiétude? Voudrait-on insinuer que l'esprit du général Vandamme est agité d'une terrible réminiscence, et que Culm se représente encore à ses yeux? Mais la garde, mais Napoléon n'ont pas un pareil sujet de trouble : il savait au moins, lui-même puis qu'il ne l'avait pas fait connaître à ses généraux,

que plusieurs de ses corps d'armée manœuvraient sur son flanc gauche.

Le mouvement du comte d'Erlon n'est plus une énigme. Le maréchal Ney voyant dans la matinée du 16 que l'ennemi ne faisait pas sur son front un grand effort, tandis que des forces très supérieures se développaient sur son flanc droit, mouvement dont il s'empressa de rendre compte dans un rapport dont on soupçonna la véracité ; le corps du général d'Erlon se trouvant en arrière, et se portant en ligne, il fut dirigé naturellement vers la droite, c'est-à-dire vers le champ de bataille où combattait Napoléon. Soit que cette direction fût prise par le comte d'Erlon de son propre mouvement, soit qu'elle lui eût été donnée par le maréchal, ce procédé, qui ne fut pas toujours suivi dans le cours de nos guerres, mériterait des éloges : il serait bien étonnant, si quelque chose pouvait encore étonner, que ce fût un sujet de blâme.

On lui reproche encore d'avoir tardé le 16 à attaquer la position des Quatre-Bras ; et, s'appuyant après coup, suivant l'usage, sur des faits qu'il ne pouvait connaître, on spécifie les diverses chances de cette attaque d'après les diverses phâses de la journée. Ou je me trompe fort, ou ce n'est pas ainsi que l'on raisonne sur le champ

de bataille. Tandis que les Prussiens présentent sur son flanc droit toutes leurs forces réunies, on veut qu'avec vingt mille hommes il continue à pousser sa pointe, et qu'il aille affronter l'armée des Anglais, dont en raison de la nature du terrain il lui est impossible de connaître la force et les dispositions!....

Jusqu'ici j'ai semblé m'attacher spécialement à justifier le maréchal Ney. Le rôle d'apologiste inspire une certaine défiance, qui n'est pas toujours l'effet d'un sentiment de malveillance, et dont les meilleurs esprits ne cherchent point à se garantir; elle les avertit qu'ils doivent se garder de juger sur parole, et leur commande un examen d'autant plus attentif que la raison est plus aisément subjuguée par les émotions que l'âme peut éprouver. J'accorderai donc tout ce qui a été avancé contre le maréchal, même ce qui est évidemment controuvé. Le 15 il devait être aux Quatre-Bras avec 45,000 hommes; et comme il n'avait pas encore l'ordre de continuer à s'avancer sur la route de Bruxelles, il devait y attendre que 60,000 Anglais se présentassent sur son front, tandis que 70,000 Prussiens seraient venus l'attaquer sur son flanc droit et ses derrières. Certainement j'ai toujours partagé la confiance, je pourrais même dire la juste admiration qu'inspirèrent à

toute l'armée sa rare intrépidité et ses talens militaires; mais j'aurais bien de la peine à me persuader qu'il s'en fût tiré aussi heureusement qu'à Leygria ou à la Bérézina, et ce qu'il a fait avec 20,000 hommes contre plus de 50,000 ne m'empêche pas d'être persuadé qu'il eût été battu, et son armée, sinon complètement détruite, au moins fortement endommagée. A la vérité le 16 Napoléon, qui en était à plus de quatre lieues, accourant en toute hâte, serait venu fondre à son tour sur les Prussiens, et en aurait eu bon marché : j'avoue que cette objection est, pour moi sans réplique; je me bornerai à citer l'exemple du passé, et entr'autres celui de Culm, dont j'ai parlé plus haut. J'aurais néanmoins encore une question à faire : le savait-il?

Les Anglais, dit-on, se réunirent avec une extrême lenteur; leur éloignement ne leur permettait pas d'arriver assez tôt pour défendre les Quatre-Bras. Mais était-il bien certain qu'ils eussent agi avec aussi peu d'activité si leur avant-garde eût été plus fortement attaquée? Admettons pourtant que le maréchal Ney n'aurait été engagé qu'avec une portion de l'armée anglaise et les 70,000 Prussiens; c'est à coup sûr l'hypothèse la plus favorable : qu'en serait-il résulté? Qu'il se fut trouvé dans la position où se trouva l'empereur

à Eylau lorsque le maréchal Davoust et le même maréchal Ney arrivèrent fort heureusement pour le dégager, et, quoi qu'on en puisse dire, avec la différence essentielle de la qualité des troupes, qu'il eût été écrasé, et qu'après une victoire pareille on se serait trouvé dans l'impossibilité d'aller plus loin, ou de livrer une seconde bataille.

Puisque le 14 les Anglais n'avaient encore commencé aucun de leurs mouvemens préparatoires, pourquoi le 16 Napoléon laissait-il oisive une aussi forte portion de son armée ? pourquoi ne l'attirait-il pas à lui pour tomber sur les derrières et le flanc droit des Prussiens, et completter la victoire? Pourquoi ? parce qu'elle était trop éloignée ; voilà tout le secret, ou plutôt toute la faute qu'on cherche en vain à dissimuler par d'injustes récriminations. La direction donnée à la colonne du comte d'Erlon était encore pour lui une circonstance heureuse, dont, en tout autre temps, il eut habilement profité ; et l'on ne craint pas d'attribuer au mouvement de cette colonne la nullité de la bataille : on voit que c'est accuser l'imprévoyance du général en chef, imprévoyance telle, que tant de valeur que déployassent les troupes, tant de talens que développassent les officiers généraux et supérieurs, les succès devaient se borner au stérile honneur de

rester maître du champ de bataille, tandis que l'ennemi, libre de tous ses mouvemens, en recueillerait tous les avantages : c'est effectivement ce qui est arrivé.

Le général Rogniat a fait connaître, beaucoup mieux que je ne le pourrais, tous les vices de cette affaires : ils furent tels que, devant avoir pour résultat d'empêcher la jonction des Prussiens et des Anglais, l'armée prussienne fut rejetée au contraire dans une direction qui lui permettait d'opérer cette jonction. Lorsqu'on voit Napoléon marcher avec le centre, on doit croire qu'il va se rapprocher de son aile gauche, se diriger par conséquent vers la droite de la ligne ennemie : c'est précisément sur le même point et par une manœuvre analogue qu'en 1670 le maréchal de Luxembourg défit le prince Waldec. Que fait-il au contraire ? Il prolonge sa ligne dans une direction beaucoup plus divergente; fait les plus grands efforts sur la gauche et le centre de l'ennemi, qu'il aurait pusé borner à contenir; attaque mollement sa droite, qu'il devait culbuter, et s'arrête parce qu'un corps d'armée paraît à une lieue en arrière de son flanc gauche, sur lequel il savait que devait être toute son aile gauche renforcée d'une partie de la garde et qui, suivant les circonstances et *ses ordres*, pouvait l'être encore de tout le 6e. corps!

Au surplus j'ai examiné l'état des choses de sang froid et sans prévention, et il m'a semblé que dans l'affaire de Fleurus ou de Ligny les Prussiens ne voulurent que nous *tâter*, et ne se battre que par bienséance, ou pour l'honneur de leurs armes : ils ne voulaient pas abandonner leur cantonnement sans coup férir et comme si la terreur les en eût chassés; mais ils ne s'engagèrent qu'autant qu'il le fallait pour ne pas se compromettre. Leur but évident était d'opérer leur jonction avec les Anglais; ils jugèrent qu'ils ne le pouvaient sans danger par la direction de Gennape, qui leur ferait faire un mouvement de flanc trop à notre proximité : il leur restait celle de Gunbloux et de Wavre; nous les poussions dans cette direction, et ils la suivirent naturellement et sans aucun obstacle; et en effet le 16 à la nuit close les armées étaient encore en présence : les dragons de la garde, s'avançant sur notre droite, furent encore reçus par une vive fusillade; et vers minuit la cavalerie prussienne essaya une charge jusque sur nos bivouacs, qui, comme à Lutzen, n'avait d'autre objet que de masquer les mouvemens de l'armée ennemie.

Toutes ces circonstances nous firent perdre un temps précieux dans la matinée du 17, dont une grande partie se passa en reconnaissances et en

tâtonnemens, qui permirent aux Prussiens de se réunir complettement. Si, dès le point du jour, on eût marché vivement à leur poursuite, on eût au moins troublé ce mouvement rétrograde, et on les eût forcés peut-être à se rejeter sur la droite, ce qui eût rendu leur jonction avec les Anglais sinon impossible, au moins beaucoup plus difficile.

Napoléon, dit-on, avait résolu la destruction préalable de l'armée prussienne. Il fallait donc qu'il complettât la victoire : s'il crut avoir rempli cet objet dans la journée du 16, il fut aveuglé par un excès de présomption que je ne lui supposerais pas. Personne ne crut qu'il eût mis cette armée hors d'état d'agir seulement pendant plusieurs jours. Les officiers de mérite avec lesquels j'étais alors en relation étaient loin de partager cette opinion; et lorsque, le 17 au matin, l'armée fit sur son flanc gauche le mouvement qui le porta sur Gennape, on espérait que le maréchal Ney, s'étant borné à contenir les Anglais qu'il avait glorieusement combattus la veille, nous pourrions encore les retrouver à peu près dans les mêmes positions, et remporter sur eux une victoire décisive en profitant de l'éloignement des Prussiens, qui ne devait être que de quelques lieues : tel paraissait être en effet le plan de Napoléon. Dans cette hypothèse

le détachement du général Grouchy s'explique : si effectivement les Anglais étaient restés dans leur position l'armée faisait simplement un changement de front en avant sur son aile gauche, et venait *enfin* se lier avec cette aile; le général Grouchy, conduisant l'aile droite, ayant un plus grand cercle à parcourir pour se mettre en ligne, remplissait cet objet tout en éloignant les Prussiens; et, s'appuyant constamment sur le centre, il était suffisamment en force pour les contenir : un ensemble parfait régnait dans ce mouvement; le résultat ne pouvait en être douteux; et sans les singulières révélations de l'aide-de-camp de Napoléon il serait permis de croire que ses calculs s'établissaient sur ces données. Mais la retraite simultanée des Anglais changeait la face des choses et la base des calculs : il ne dépendait plus de nous d'empêcher leur jonction avec les Prussiens, et cette circonstance commandait impérieusement la prompte concentration de nos forces. Le détachement du général Grouchy ne pouvait plus être que pernicieux, et ne présentait aucune chance favorable. Il serait absurde de supposer qu'il n'eût pour but que d'éclairer les mouvemens de l'armée prussienne; il était beaucoup trop fort : s'il devait la combattre, achever de la détruire, il était beaucoup trop faible; dans l'état où elle se trou-

vait toutes les forces que le 16 Napoléon avait déployées contre elle n'étaient pas de trop : si enfin ce détachement n'eut pour objet que de donner le change au général prussien, le tenir en échec, l'empêcher de se porter au secours des Anglais, tandis que nous allions concentrer contre eux tout le reste de nos moyens, Napoléon raisonnait dans la supposition fausse d'un succès qui, loin d'être complet par le fait, se réduisait presqu'à rien; il changeait dans un moment décisif le plan qu'il avait d'abord si sagement adopté, et il en perdait ainsi toutes les chances favorables; les choses se rétablissaient dans l'état où elles étaient avant l'ouverture de la campagne, mais avec cette énorme différence que l'ennemi concentrait ses forces, tandis que les nôtres étaient déjà disséminées. L'effet moral de ce détachement n'était pas moins pernicieux : le général Grouchy, sentant son immense infériorité, ne pouvait rien entreprendre avec cette résolution qui décide la victoire; de là cette hésitation qui décèle sa faiblesse. L'ennemi, rassuré sur ce point, se borne à l'arrêter, et, favorisé par la nature du terrain, il reste maître de ses opérations, dont il lui est facile de dérober la connaissance. Voilà certes un raisonnement fort simple, qui n'est pas nouveau, et qui n'avait pas besoin d'être confirmé

pour la centième fois par le plus épouvantable désastre auquel nous préparait l'oubli que nous en faisions : tel fut et tel sera l'effet des grands détachemens ; telle est la conséquence de ce fatal système de pointes, de morcellemens et de colonnes divergentes : pour un succès dû au hasard, il a produit et il produira encore mille défaites. En admettant même sans restriction le sujet des reproches entassés contre le maréchal Ney qu'en peut-on conclure, si ce n'est la confirmation de cette vérité ? Si le caractère le plus audacieux perdit toute sa force dans une telle position, pourquoi chercher d'autres causes, et ne pas convenir de bonne foi que c'est l'effet, l'inévitable effet d'un système vicieux ? Après avoir fait cette première faute, qui rendit nulle la bataille de Ligny, on n'eût pas commis la faute semblable qui fit perdre celle de Waterloo.

Le 17, après avoir, comme je l'ai déjà dit, perdu beaucoup de temps à s'assurer de la retraite des Prussiens, l'armée qui les avait combattus se divisa en deux parties : la droite, sous les ordres du général Grouchy, s'attacha à leur poursuite, et le centre, joignant le corps du maréchal Ney, se porta vers les Anglais, que nous attaquâmes en avant de Gennape. Une affaire d'avant-garde peu importante signala cette journée, pendant

laquelle une pluie d'orage rendit les chemins fort mauvais, et la marche très fatigante. Le soir l'armée bivouaqua en présence de l'armée anglaise, dans la position que le général Gourgaud a parfaitement décrite. Si Napoléon eût pu l'attaquer ce soir-là même, les chances étaient en sa faveur; mais l'état des chemins, et surtout la lenteur qu'il mit à quitter la position de Ligny, lui en ôtèrent les moyens. On ne peut pourtant disconvenir que la fortune se déclara encore contre lui : la pluie continuant à tomber par torrent pendant toute la nuit, ce bivouac fut extrêmement pénible; un grand nombre de soldats l'abandonnèrent pour aller chercher des abris dans les maisons les moins éloignées du camp.

Cette circonstance, en retardant le rassemblement des troupes, et peut-être aussi l'arrivée des caissons de munitions, a pu contribuer à faire différer l'attaque ordonnée pour huit heures, et qui ne commença que vers midi. Le matin j'avais été envoyé aux avant-postes pour reconnaître la position de l'ennemi : la ligne anglaise décrivait une courbe dont la concavité nous était opposée, mais de manière que, projetant sa droite en avant, sa gauche nous était refusée. Le bois de Hougoumont, en avant de sa droite, me parut et était en effet fortement occupé. Je pensai et je dis que

ce poste devait être préalablement enlevé. Le général, à qui je fis mon rapport, me dit que l'attaque aurait lieu sur le centre. Tant pis, lui répondis-je. Voici quelles étaient mes raisons : les Anglais, nous ayant attirés sur un champ de bataille de leur choix en donnant à leur ligne cette direction, paraissaient nous tendre un piége : le centre était à la vérité leur point faible, puisque leur ligne d'opérations se trouvait perpendiculairement en arrière; mais il se trouvait renforcé; 1°. par la disposition concave de leur ligne, disposition que le général anglais paraît affectionner, et dont il s'est plusieurs fois servi avec avantage; 2°. par la concentration d'une plus grande masse de moyens de défense. La lutte engagée sur ce point pouvait à la vérité nous conduire à un résultat plus décisif, mais elle devait être aussi beaucoup plus vive, beaucoup plus meurtrière, et peut-être exigeait-elle l'emploi de toutes nos forces, tandis que celles de l'ennemi, que renfermait ou que masquait le bois de Hougoumont, inquiéteraient toujours notre flanc gauche et nos derrières, et exigeraient au moins un corps d'observation qui dans l'attaque du centre pouvait nous être bien nécessaire. Si j'avais eu connaissance de la position de l'armée prussienne, ce raisonnement se fortifiait encore, puisque nous

ne pouvions aborder le centre des Anglais sans prolonger notre flanc droit le long de la ligne prussienne qui, se portant en avant, nous prenait, nécessairement à revers sans que rien s'y opposât; mais cette circonstance ne m'était pas connue. Je n'imaginais pas non plus que le bois de Hougoumont dût être attaqué en même temps que le centre; il me semblait que ces deux attaques simultanées surpassaient nos moyens. L'événement ne tarda pas à justifier mes conjectures: on échoua sur l'une et sur l'autre.

Le second corps, chargé de la première, lança d'abord dans le bois quelques pelotons de tirailleurs qui bientôt furent détruits et remplacés par d'autres avec aussi peu de succès, et dans peu de temps nous y vîmes fondre une excellente division sans aucun résultat. Au même moment, le premier corps au centre éprouvait des revers d'une autre nature: l'attaque se fait sur trois colonnes; celle du milieu suit la route, les deux autres, soit qu'elles eussent reçu de fausses directions, soit par des obstacles de terrain imprévus, cessent de marcher parallèlement et convergent sur celle-là qu'elles rejoignent. La plus grande confusion résulte de ce faux mouvement. Un colonel arrête son régiment pour le maintenir en ordre: son commandement trop fortement articulé, dans une

circonstance semblable, est maladroitement répété : le désordre devient irremédiable : l'instant était décisif : on était près d'aborder l'ennemi ; celui-ci en profite : quelques escadrons de cavalerie fondent sur cette masse désorganisée, la mettent en déroute et nous font perdre non pas quinze, mais quarante pièces de canon. Le corps de cavalerie du général Milhaud s'avance, mais trop tard : cependant il culbute l'ennemi et protége le ralliement de l'infanterie, qui s'opère à peu de distance en arrière. Ce corps de grosse cavalerie fit tout ce qu'on était en droit d'attendre de cette arme éminemment française : elle se couvrit de gloire, eut d'abord de brillans succès : soutenue à son tour, la bataille pouvait être gagnée ; *mais les réserves de l'infanterie, restées à la hauteur de l'attaque de gauche, étaient trop éloignées.* Cette cavalerie, trop long-temps exposée au feu le plus violent d'artillerie et de mousqueterie, fut obligée de se replier, après avoir éprouvé des pertes irréparables.

Telle fut la première période de l'affaire de Waterloo. A moins d'un de ces heureux hasards que Napoléon rencontra quelquefois dans le cours de sa longue et brillante carrière militaire, ou que son génie sut faire naître, cette bataille était déjà perdue ; mais il semble que la fortune, jadis si

prodigue pour lui de ses faveurs, voulut alors l'accabler de ses plus rudes coups et lui faire éprouver toutes les rigueurs de son inconstance. Le 6.e corps se porte en avant pour aller soutenir l'attaque du centre : à peine est-il arrivé sur la crête du ravin qui sépare les deux armées que son chef-d'état major, le général Durieux, qui l'avait dévancé, revient blessé et annonce que les tirailleurs ennemis s'étendent sur notre flanc droit : le comte de Lobau s'avance avec le général Jacquinot et moi pour les reconnaître, et bientôt nous voyons déboucher deux colonnes d'environ dix mille hommes chacune : c'était le corps prussien de Bulow. La destination du 6.e corps se trouva changée par cet incident : il ne s'agissait plus de continuer l'attaque contre les Anglais, mais bien de repousser celle des Prussiens : en un mot par la force des choses nous étions réduits à la défensive la plus défavorable et dont le résultat n'était plus douteux.

Le 6.e corps prit position en potence derrière la droite du premier, et malgré la grande disproportion du nombre (il n'avait pas alors plus de 6000 hommes), malgré l'infériorité encore plus grande de son artillerie, il arrêta la marche de front du corps prussien qui pourtant, continuant de se prolonger sur notre flanc droit, néces-

sita l'intervention de la garde, qui s'y porta à peu près sur la même ligne que nous.

L'armée fut alors presque entièrement engagée, et, dans sa configuration générale, présentait les trois faces d'un quadrilatère irrégulier dont le quatrième côté était la ligne de la Dyle coupée perpendiculairement par le défilé de Gennapes. Des personnes dignes de foi m'ont rapporté depuis que ce défilé était obstrué par les voitures, les bagages et tous les embarras qui encombrent le plus souvent les derrières de nos armées, qui rendent les mouvemens rétrogrades si difficiles, et qui enfin, comme à Baylen, à la Bérézina, produisent quelquefois des résultats si funestes.

Quiconque a les premières notions de la guerre sentira que, dans une position semblable, notre défaite était certaine. Telle était la conséquence de la double attaque sur la droite et sur le centre ; il fallait ou suivre, sur le même terrain et presque simultanément, deux actions qui cependant étaient incohérentes ; ou bien prendre une ligne de bataille diagonale, formant un angle très-aigu avec notre ligne d'opérations et pousser ainsi en avant et sans soutien notre centre dont la droite était tout-à-fait *en l'air*. De cette première conception résulta l'impossibilité de concentrer nos forces pour faire sur un point quelconque de la ligne

ennemie un grand effort qui, abstraction faite des chances de la fortune, peut seul décider du gain d'une bataille. Car l'attaque du bois de Hougoumont, devenant plus meurtrière et se prolongeant sans succès, attira l'attention du général en chef qui retint à la hauteur de cette attaque une forte portion de son armée, tandis que le premier corps se portant sur le centre anglais s'éloignait de plus en plus de cette réserve qui bientôt allait lui devenir si nécessaire.

Je sais que l'on peut objecter à ce raisonnement l'un des principes les plus lumineux du général Rogniat : selon lui, une bataille doit s'engager sur toute la ligne ennemie, pour reconnaître ou déterminer son point faible contre lequel le général réunit toute la masse des moyens qu'il a su réserver pour cette instant décisif. Mais ce principe, tout judicieux qu'il est, n'en est pas moins, comme tous les principes généraux, susceptible d'exception dans son application ; et l'exception se présente toutes les fois qu'on ne peut aborder les différens points de la ligne ennemie que par des mouvemens trop hasardés, ou qu'il faut soi-même morceler sa ligne. Si l'on ne doit qualifier du nom de *bataille* que ces engagemens généraux, ce n'est pas alors une bataille qu'il faut livrer, mais ce sera, si l'on veut, un combat préparatoire qui,

suivant les chances de la fortune, amenera une bataille décisive ou se bornera à l'enlèvement d'un poste important.

L'occupation du bois de Hougoumont par les Anglais présentait cette alternative : 1°. négliger ce poste; se borner à l'observer et attaquer le centre de l'ennemi : mais alors on laissait en observation un corps dont la coopération pouvait être bien utile dans la lutte qu'on allait engager ; et ce poste d'ailleurs, dont on ne pouvait évaluer la force, procurait à l'ennemi les moyens de se porter sur notre ligne d'opérations, dont il était très-rapproché, tandis que nous serions engagés à une grande distance.

2.° Attaquer préalablement le bois de Hougoumont et par le résultat de cette attaque forcer la ligne anglaise à prendre une direction qui nous permît de nous étendre perpendiculairement à notre ligne d'opérations, et d'agir sur le prolongement et à peu près parallèlement à cette ligne. Si nous l'enlevons, l'ennemi recule sa droite qui vient s'établir sur le prolongement de son centre ; s'il fait des efforts pour le conserver, son centre et sa gauche s'avancent et s'établissent sur le prolongement de sa droite. Mais il est probable que ce bois fortement attaqué et enlevé eût décidé la retraite de l'ennemi et peut-être l'impatience d'un

grand et prompt résultat ne permettait-elle pas de courir cette chance.

3°. Enfin attaquer simultanément, ainsi qu'on l'a fait, le bois de Hougoumont et le centre de la ligne ennemie. L'événement dispense d'un long commentaire. Il vient ici fortifier le raisonnement, et l'on en tirera ce corollaire : qu'en général il faut éviter de livrer bataille, lorsqu'on ne peut le faire (c'est-à-dire aborder sur tous les points de la ligne ennemie) sans prendre soi-même une ligne de bataille qui soit sur le prolongement de sa propre ligne d'opérations, ou qui fasse avec celle-ci un angle trop aigu.

Napoléon le sentit bien puisqu'il aurait voulu pouvoir changer sa ligne d'opérations pendant l'action même ; mais ce mouvement n'était plus guère praticable, ou du moins il aurait fallu se décider promptement à de grands sacrifices.

Quoi qu'il en soit, l'arrivée du corps de Bulow ne fit que rendre bien plus critique notre position déjà mauvaise, et lorsqu'enfin toutes les forces prussiennes se trouvèrent sur nos derrières à la chute du jour, elles complétèrent sans peine la plus affreuse catastrophe qui soit résultée d'une combinaison vicieuse dans son principe.

En vain dira-t-on que tout avait été prévu ; que le corps de Grouchy devait attaquer l'armée

prussienne; que s'il eût suivi les conseils, ou plutôt s'il se fût rendu aux instances réitérées d'un de ses plus illustres lieutenans, ce général se fût interposé entre l'armée prussienne et la nôtre avec laquelle il opérait sa jonction; qu'il devait au moins suivre le mouvement de l'ennemi dans sa marche sur Planchenais. Je répondrai en peu de mots à tous ces raisonnemens plus ou moins contradictoires : c'est qu'on ne peut jamais compter sur la cohérence de mouvemens faits par des armées que sépare un intervalle de trois ou quatre lieues, et encore moins en faire dépendre le succès d'une bataille décisive : l'exemple du passé ne servira-t-il donc jamais de leçon ?

Enfin j'ai démontré, je crois, que la bataille était déjà perdue avant l'arrivée du corps de Blucher. Je ne doute pas qu'à force de bravoure nous n'eussions conservé nos positions; mais nos pertes nous mettaient pour long-temps hors d'état de rien entreprendre avec succès, et le but était manqué. C'est donc à tort qu'on veut déduire la fatale issue de cette campagne de causes secondaires et en quelque sorte puériles; car comment qualifier autrement la prétendue influence du mouvement rétrograde d'un bataillon faiblement engagé, sur une attaque de cavalerie qui s'effectuait à un autre front, et à une distance de

demi-lieue : on va même jusqu'à prétendre qu'une trahison était organisée dans l'armée, et, généralisant enfin, on déclare que les hommes n'étaient plus les mêmes ! L'exposé que je viens de présenter suffirait pour repousser victorieusement de pareilles attaques ; et je me bornerais à cette réfutation s'il ne s'agissait que de convaincre les hommes du métier et qui, par leur expérience et leurs études sont capables de juger sainement les faits ; mais la multitude évite de se livrer à une discussion approfondie : elle admet presque toujours sans examen les assertions même les plus erronnées, surtout lorsqu'elles flattent les préventions qu'on est parvenu à lui donner : bientôt ces assertions prennent la force du préjugé ; elles s'étendent et constituent une sorte d'opinion générale qui, née dans les derniers degrés de l'entendement humain, subjugue et entraîne les esprits les plus élevés, ou du moins leur impose un silence que trop souvent on prend pour un assentiment.

Un général doit accepter franchement la responsabilité des événemens et des opérations que lui seul dirige. Il y a de la noblesse, de la véritable grandeur à s'avouer coupable des revers ou des succès qui résultent de mauvaises combinaisons. Que doit-on dire d'une conduite opposée ?.....

Ce fut trop souvent celle de Napoléon. Enfant gâté et idolâtre de la fortune, chaque fois qu'elle le négligea il sembla vouloir se la rendre plus propice en immolant comme en holocauste quelque grande victime sur l'autel de son propre orgueil, je dirais presque de sa vanité : c'est ainsi que dans un grand nombre de circonstances il sacrifia à sa prétendue infaillibilité la réputation des généraux les plus distingués. A Jéna il ne craint point de diffamer dans un bulletin officiel les généraux Klein et Lasalle, l'honneur de la cavalerie française : à Fontainebleau il outrage aussi gratuitement le brave et modeste général Lhéritier; et s'il fallait un dernier et plus grand exemple, je rappellerais, non sans rougir, les infamies qui, jaillissant de la fange du *Palais-Royal* où elles furent jetées à dessein, souillèrent l'un des noms les plus illustres de l'armée française. Ce que fit alors Napoléon, il le fait encore aujourd'hui par l'organe de son aide-de-camp.

Il fut trahi! oui, il le fut par son génie, qui dans cette courte et malheureuse campagne l'abandonna tout-à-fait.

Vainement y cherche-t-on l'actif général de l'armée d'Italie; à chaque pas on trouve les imprévoyances les moins excusables : au lieu des conceptions fermes et savantes du vainqueur

d'Austerlitz on n'aperçoit que les incertitudes d'un homme indécis et comme effrayé de la tâche qu'il s'est imposée.

Il est bien vrai, et j'en conviendrai sans peine, que tous les officiers marquans de l'armée, à très peu d'exceptions près, avaient vu avec un sentiment douloureux que, poussé par un esprit de vertige, et peut-être aussi *entraîné par des insinuations étrangères et dupe lui-même d'un infâme machiavélisme* (1), Napoléon débarquât sur les côtes de France : si j'en crois des personnes dont le témoignage m'a paru authentique, le colonel Gourgaud lui-même partagea ce sentiment : un homme célèbre, dont le nom est à jamais inscrit dans les fastes de la gloire, et qui se dévouant pour l'honneur de son corps accompagna l'empereur à l'île d'Elbe, interrogé par lui avant de quitter cette île s'il savait où il allait ? Non, Sire, lui répond-il, et je ne veux pas le savoir, car si je le savais peut-être ne vous suivrais-je pas.

(1) Je prie le lecteur de ne pas croire que ce ne soit qu'une expression hasardée : à l'époque de ma captivité en Angleterre, je me suis trouvé dans le cas de faire des rapprochemens qui m'ont conduit à une opinion que je ne puis qu'indiquer aujourd'hui, et dont plus tard je développerai peut-être les motifs.

Une infinité d'autres traits que je pourrais citer prouveraient que ce sentiment fut presque unanime; mais on ne peut sans la plus grande injustice et une extrême mauvaise foi en inférer que ces mêmes officiers oublièrent ce que l'honneur prescrit à tout militaire sous quelque drapeau qu'il combatte. Ce ne fut point, et je l'affirmerai sans crainte d'être démenti, la cause de Napoléon que tous ils prétendirent défendre, mais le territoire de la patrie, menacé par sa funeste entreprise d'une nouvelle et plus terrible invasion; mais l'existence même de la patrie qui, déchirée dans l'intérieur par l'exaspération des partis, voyait au-dehors l'Europe entière prête à fondre sur elle : il n'est pas un de nous qui ne se retraçât les scènes affreuses du démembrement de la Pologne, dont naguère nous parcourions encore le théâtre si long-temps ensanglanté; pas un de nous qui à l'exemple de ces nobles patriotes, de ces nobles frères d'armes ne formât le vœu de verser la dernière goutte de son sang plutôt que de supporter un pareil outrage. Tels j'ai vu tous les officiers de l'armée que je connais, et tous chacun dans sa sphère firent tous leurs efforts pour élever jusqu'à leur hauteur l'âme des soldats qu'ils commandaient. Le maréchal Ney dans le moment le plus critique, l'épée à la main, la bouche écumante

comme un lion furieux, parcourait les rangs dégarnis qu'écrasaient des forces d'une immense supériorité : Lâches, s'écriait-il, s'adressant aux soldats étonnés, ne savez-vous plus vous faire tuer!

Le colonel qui lors de l'entrée de Napoléon à Paris ramena son régiment à sa caserne plutôt que de lui voir partager la honte d'une défection qu'il ne dépendait pas de lui d'empêcher, n'en arrosa pas moins de son sang les champs de la Belgique.

Ceux qui dans le midi refusèrent de se joindre au 7e. de ligne n'en combattirent pas moins vaillamment, et le 10e. régiment même, objet d'insultes aussi méprisables qu'impolitiques, et dont je m'honore d'avoir contribué à diminuer le nombre, resta inébranlable sur ce champ de carnage, et jusqu'à la dernière extrémité fit admirer à l'ennemi même sa contenance ferme, et j'ose le dire plus qu'héroïque.

Des plumes savantes ont déjà développé dans une critique lumineuse, et pour l'intérêt même de l'art, les fautes commises dans cette campagne; je n'ai point la présomptueuse prétention de les surpasser ni même de les égaler, mais j'ai cru devoir présenter sur un fait encore trop récent pour être bien connu quelques considérations

nouvelles : j'ai cru devoir aussi repousser d'injustes récriminations publiées au nom de Napoléon, et dont l'exaltation de l'ambition déçue s'efforce de noircir la conduite d'une armée à laquelle, abstraction faite de la cause primitive qui lui donna l'existence, tout Français doit s'honorer d'avoir appartenu.

Je me résume : soit que Napoléon restât sur la défensive, soit qu'il résolût d'attaquer, la lutte ne pouvait s'engager que sur la frontière du nord.

L'ennemi pouvait facilement être informé des mouvemens de l'armée vers ce point sans le secours de la trahison.

La désertion d'un très-petit nombre d'individus ne peut par conséquent être considérée comme la cause principale, ni même comme une cause notable des désastres de cette campagne.

La première cause réelle est le retard de la marche du corps d'avant-garde commandé par le général Vandamme. Ce général n'en est pas coupable s'il n'a pas reçu les ordres qui lui ont été adressés.

Le premier devoir d'un général est de prendre toutes les mesures possibles pour faire parvenir ses ordres et s'assurer s'ils parviennent en effet. C'est parce que cette condition n'a pas été remplie que le 15 l'armée ne put s'avancer dans la

direction de Fleurus que d'une lieue environ au-delà de Charleroi.

Tout porte à croire que le maréchal Ney ne reçut pas des ordres assez précis, ni des instructions assez détaillées, sur les opérations dont il était chargé. Quoi qu'il en soit, en poussant le 15 son avant-garde jusqu'en avant de Frasne, il a fait tout ce que raisonnablement il pouvait faire: il était alors à quatre lieues en avant de Charleroi, et non comme on l'a prétendu à la hauteur des coups de canon tirés sur sa droite.

La direction qu'il donna dans cette circonstance à la division Girard est une preuve de sa sagacité et de son dévouement : si elle n'eut pas d'effet, c'est parce qu'il était trop éloigné, ou, pour parler plus exactement, trop en avant relativement au corps du centre dont il tenait la gauche.

L'occupation des Quatre-Bras par le maréchal ne pouvait avoir que des résultats fâcheux, parce qu'il était trop isolé. Porter un corps de vingt mille hommes entre une armée de soixante mille et une autre de soixante-dix mille, sans appuis et éloignée de quatre à cinq lieues de tout secours, est une de ces entreprises gigantesques qui pour un succès dû au hasard produira mille défaites.

Le corps du comte d'Erlon était resté à Marchiennes-au-Pont ; il n'est pas prouvé, il est

même très-improbable que ce retard soit imputable au maréchal.

Le 16, Napoléon attaquant les Prussiens fortement par leur droite et mollement par leur gauche, facilitait leur jonction avec les Anglais, ce qu'il devait éviter. La position de Blucher étant la même que celle du prince de Waldeck en 1690, le plus sûr était de manœuvrer comme le fit le maréchal de Luxembourg. Dire que l'attaque sur Saint-Amand fut arrêtée par l'apparition du corps d'Erlon en arrière est une excuse qui tombe d'elle-même au plus léger examen. La proximité de ce corps favorisait au contraire les desseins de Napoléon.

Quelque défavorable que fût la position du maréchal, il n'en acquit pas moins de gloire dans la journée du 16 en arrêtant l'armée anglaise d'une force au moins double de la sienne ; il l'empêcha ainsi d'opérer sa jonction avec l'armée prussienne, et le but de Napoléon fut rempli sur ce point. S'il n'eut pas de son côté des succès plus décisifs, ce n'est pas la faute du maréchal.

Il est incontestable qu'en définitive l'affaire de Fleurus se réduisit presqu'à rien quant à ses résultats ; quoi qu'en aient dit les bulletins officiels, Napoléon en jugea ainsi lui-même, et ce qui le

prouve, c'est le temps perdu en reconnaissances et en tâtonnemens dans la matinée du 17.

Le détachement du général Grouchy ne peut s'expliquer que dans l'hypothèse de la proximité de l'armée anglaise; sa retraite devait décider le rappel de ce détachement. Dans tous les cas il était indispensable d'en assurer la communication avec le corps principal.

Il est généralement défavorable de prendre une ligne de bataille sur le prolongement de sa ligne d'opérations en formant un angle trop aigu avec cette dernière ligne, parce que le moindre échec peut la faire perdre et rendre l'ennemi maître des communications les plus indispensables, et que cette attention empêche au moins le général de disposer aussi librement de ses réserves. D'après ce principe on devait préluder à la bataille de Waterloo par l'occupation du bois de Hougoumont; la double attaque sur ce poste important et sur le centre anglais donnait à notre ligne cette direction vicieuse. L'échec éprouvé sur le centre n'est pas imputable à Napoléon, mais il aurait pu le réparer à temps s'il n'avait été occupé par l'attaque du bois à la hauteur de laquelle ses réserves étaient concentrées.

Le maréchal Ney ne fit pas de faute en faisant avancer sa cavalerie, à défaut d'infanterie pour

soutenir et rallier son infanterie en déroute ; mais la faute est que cette cavalerie fut trop fortement et trop long-temps engagée, parce que les réserves de l'infanterie n'étaient pas là prêtes à remplacer celle qui était battue, et cette faute est la conséquence de l'omission du principe émis ci-dessus. A la vérité les réserves se hâtèrent de se porter en avant et furent distraites de leur destination par l'arrivée imprévue du corps prussien, mais il n'en est pas moins vrai que leur éloignement avait déjà causé un grand dommage que la célérité et la précision de leur mouvement n'eurent pu complètement réparer.

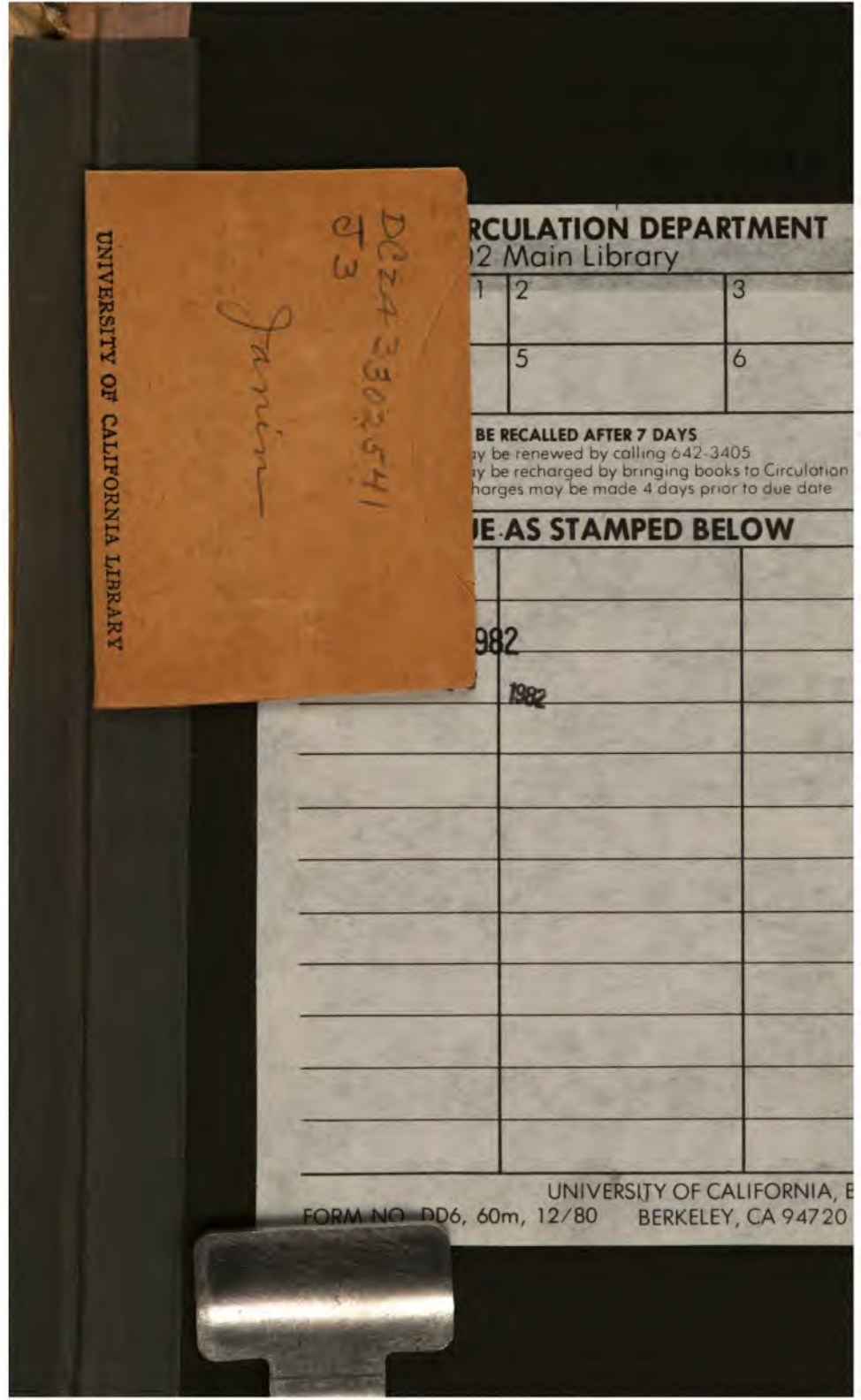
L'armée, ou pour mieux dire tous les individus de l'armée se conduisirent avec un dévouement dont on ne donna jamais un plus grand exemple, et tel qu'on ne peut se méprendre sur les sentimens patriotiques qui les animaient.

Je pourrais encore ajouter beaucoup de choses, mais je craindrais de trop céder à la véhémence de l'émotion que j'éprouve ; je craindrais surtout de prêter de nouvelles armes à l'esprit de parti auquel, après avoir eu le bonheur de me soustraire depuis mon retour en France, je veux et dois toujours rester étranger.

En terminant cet écrit j'apprends que M. Gaucot, beau-frère du maréchal Ney, a nié formellement

toutes les allégations portées contre lui, et qu'il a répandu sur les questions auxquelles elles donnent lieu des lumières que tout ami de la vérité et de la gloire nationale désirait vivement. Il vient d'être enlevé à la famille infortunée dont il était devenu le père et l'appui. Jeunes et nobles orphelins, ne vous laissez point abattre par ce nouveau coup de la fortune. L'adversité est la trempe des grandes âmes, c'est là qu'elles se fortifient, c'est à son école que vous aurez appris à soutenir l'éclat d'un nom auquel se rattache une longue série de grandes et belles actions; une seule faute l'avait terni, mais en la payant de sa tête, en versant pour l'expier la dernière goutte de ce sang si souvent répandu pour la patrie, votre père vous laissa tout entier l'héritage de gloire qu'il vous avait acquis : préparez-vous par l'étude et la réflexion à le cultiver dignement. Puisse ce vœu d'un de ses anciens soldats parvenir jusqu'à vous, ranimer votre courage et adoucir l'amertume de vos regrets !

UNIV. OF CALIFORNIA


UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
DC24 .3302 541
.J3
Janin
RCULATION DEPARTMENT
)2 Main Library
1
2
3
5
6
BE RECALLED AFTER 7 DAYS
ay be renewed by calling 642-3405
ay be recharged by bringing books to Circulation
harges may be made 4 days prior to due date
JE AS STAMPED BELOW
982
1982
UNIVERSITY OF CALIFORNIA, B
FORM NO. DD6, 60m, 12/80
BERKELEY, CA 94720